

Kate Morton

LES OMBRES
D'ADELAIDE HILLS

Roman

*Traduit de l'anglais (Australie)
par Laurent Bury*


CHARLESTON

À ma famille

PROLOGUE

Adelaide Hills, Australie-Méridionale, 1^{er} janvier 1959

ET BIEN SÛR, ils allaient donner un déjeuner pour fêter le Nouvel An. Pas grand-chose, rien que la famille, mais Thomas exigeait tout le décorum. Impensable de faire autrement : les Turner étaient très à cheval sur la tradition, et avec Nora et Richard qui viendraient de Sydney pour l'occasion, ils seraient obligés de mettre les petits plats dans les grands.

Cette année, Isabel avait décidé de s'installer dans une autre partie du jardin. D'habitude, le repas avait lieu sous le noyer de la pelouse est, mais aujourd'hui, elle avait été attirée par le carré d'herbe à l'ombre du cèdre de Mr Wentworth. Elle l'avait traversée alors qu'elle cueillait des fleurs pour la table et elle avait été frappée par la jolie vue que l'on avait vers les montagnes, à l'ouest. *Oui*, avait-elle songé. *Ce sera parfait*. L'irruption de cette idée avait quelque chose d'enivrant, tout comme la facilité avec laquelle la décision avait été prise.

Elle se dit que cela faisait partie de ses bonnes résolutions : elle voulait aborder l'année 1959 d'un œil neuf, avec d'autres attentes ; mais une petite voix intérieure se demandait si elle n'était pas un tant soit peu en train de torturer son mari par cette soudaine infraction au protocole. Depuis qu'ils avaient découvert la photographie sépia de Mr Wentworth et de ses amis, ces hommes du XIX^e siècle, tous aussi barbus que lui, étendus sur d'élégantes chaises longues en bois sur la pelouse est, Thomas était inflexible : c'était là l'endroit préférable pour recevoir.

Isabel ne savait pas exactement quand elle avait commencé à éprouver un plaisir coupable à faire apparaître cette petite ride de contrariété entre les sourcils de son mari.

Un coup de vent menaça de lui arracher des mains la guirlande de fanions, et elle dut s'accrocher davantage au dernier barreau de l'échelle. Elle était allée la chercher ce matin dans la cabane à outils, et elle avait aimé se débattre sous son poids. Lorsqu'elle était arrivée tout en haut, un souvenir d'enfance lui était revenu : une excursion à Hampstead Heath avec son père et sa mère, au cours de laquelle elle avait escaladé un des séquoias géants et regardé vers Londres, au sud. « Je vois la cathédrale Saint-Paul ! » avait-elle crié à ses parents en repérant le dôme bien connu à travers la brume. « Ne tombe pas », avait répliqué son père.

C'est à cet instant précis qu'Isabel avait ressenti le désir de se lâcher, par pur esprit de contradiction. Et cela lui avait coupé le souffle.

Une nuée de cacatoès s'envola de la cime du plus épais des banksias, dans un grand battement d'ailes roses et grises, et Isabel se pétrifia. Quelqu'un était là. Elle avait toujours été très douée pour déceler le danger. « Tu

ne dois pas avoir la conscience tranquille », lui disait toujours Thomas, au début de leur relation, à Londres, alors qu'ils étaient encore fous amoureux. « Pas du tout, c'est juste que j'ai un flair exceptionnel », répondait-elle.

Isabel resta immobile en haut de l'échelle et tendit l'oreille.

— Là, regarde, dit une voix dans un murmure théâtral. Dépêche-toi, tue-le avec le bâton.

— Je ne peux pas !

— Tu peux, et tu dois, tu as juré.

Ce n'étaient que les enfants, Matilda et John ! Isabel en fut aussitôt soulagée. Néanmoins, elle garda le silence pour ne pas trahir sa présence.

— Tu lui écrases la tête et c'est fini, intervint Evie, neuf ans, sa benjamine.

— Je ne peux pas.

— Oh, John, s'énerma Matilda, quatorze ans mais adulte comme à vingt-quatre. Donne-moi ça. Arrête d'être pénible.

Isabel comprit. Cela faisait des années qu'ils jouaient de manière intermittente à la chasse au serpent. Le jeu venait d'un livre, au départ, une anthologie de poèmes du bush que Nora leur avait envoyée ; Isabel les leur avait lus à haute voix, et les enfants avaient adoré. Comme tant d'histoires dans ce pays, c'était un récit de mise en garde. Apparemment, il y avait une quantité impressionnante de choses à craindre ici : les serpents, les couchers de soleil, les orages, les sécheresses, les grossesses, les fièvres, les feux de brousse, les inondations, les buffles furieux, les corbeaux, les aigles et les vagabonds – ces « gibiers de potence » qui surgissaient du bush avec des envies de meurtre.

Isabel trouvait parfois accablant le nombre même des menaces de mort, mais les enfants étaient de vrais

petits Australiens, ce genre de récit les comblait, et ils se livraient au jeu avec bonheur – c'était l'une des rares activités qui les réunissaient malgré leurs différences d'âge et de goûts.

— Je l'ai eu !

— Bravo.

Des rires ravis, en cascade.

— Allez, on s'en va.

Elle aimait les entendre aussi joyeux et turbulents ; malgré tout, elle retint sa respiration et attendit que le jeu les entraîne ailleurs. Parfois – même si elle n'aurait jamais osé l'avouer tout haut –, Isabel se surprenait à imaginer ce qu'il se passerait si elle pouvait les faire tous disparaître. Rien que pour un moment, bien sûr ; ils lui manqueraient terriblement si cela devait durer plus longtemps. Disons une heure, peut-être une journée – une semaine au maximum. Assez pour qu'elle ait le temps de réfléchir un peu – elle n'en avait jamais suffisamment, en tout cas pas assez pour suivre une pensée jusqu'à sa conclusion logique.

Quand elle s'exprimait ainsi, Thomas la regardait comme si elle était folle. Il avait des idées très arrêtées sur les devoirs d'une mère. Et sur ceux d'une épouse. En Australie, les femmes mariées se retrouvaient souvent seules à devoir affronter les serpents, les incendies et les chiens errants, semble-t-il. Thomas avait le regard pétillant, lointain, lorsqu'il développait ce sujet, la fascination du romantique sentimental pour le folklore de son pays. Il aimait à se représenter Isabel en épouse de pionnier, menant une vie dure et entretenant la flamme du foyer tandis qu'il cherchait l'aventure aux quatre coins du monde.

À une époque, cette image l'avait amusée. C'était plus drôle lorsqu'elle pouvait croire qu'il plaisantait. Mais il

avait raison quand il lui rappelait qu'elle avait accepté le grand projet qu'il lui avait soumis – en fait, elle avait sauté sur l'occasion de découvrir quelque chose de différent. La guerre avait été longue et morose, et à la fin du conflit, Londres était d'une mesquinerie méprisable, insipide. Isabel était lasse. Thomas avait raison également lorsqu'il avait souligné que la vie dans leur superbe demeure n'avait rien de comparable avec celle des premiers colons. Isabel avait le téléphone, l'éclairage et l'électricité, et un verrou sur chaque porte !

Malgré tout, elle se sentait parfois bien seule, et il faisait très noir, une fois les enfants couchés. Même la lecture, qui avait longtemps été pour elle un réconfort, commençait à lui apparaître comme une source d'isolement.

Sans lâcher l'échelle, Isabel tendit le cou afin de voir si la guirlande ne tomberait pas trop bas pour que l'on puisse dresser la table en dessous. La suspendre était une tâche plus délicate qu'elle ne l'avait imaginé. Quand Henrik s'en chargeait, cela semblait toujours si facile. Elle aurait pu – elle aurait dû – lui demander de s'en occuper, la veille, avant qu'il n'ait terminé son travail. On ne prévoyait pas de pluie ; les décorations auraient pu rester en place pendant la nuit. Mais c'était impossible. Les choses avaient changé récemment entre elle et lui, même si elle l'avait croisé dans le bureau cette après-midi-là, faisant des heures supplémentaires pendant que Thomas était à Sydney. À présent, elle se sentait embarrassée quand elle le sollicitait pour de petites corvées, gênée et comme mise à nu.

Elle allait donc devoir se débrouiller seule. Pourtant, le vent était vraiment un problème. Elle avait pris sa décision concernant la pelouse ouest avant qu'il ne se lève ; elle avait oublié que c'était le côté le plus exposé

du jardin. Mais Isabel était têtue et l'avait toujours été. Un ami plein de sagesse lui avait dit un jour que les gens ne changent pas en vieillissant : ils deviennent simplement plus âgés et plus tristes. Contre le vieillissement, elle ne pouvait pas grand-chose, mais elle était résolue à ne pas se laisser abattre par la tristesse. Dieu merci, elle était très positive par nature.

Simplement, les jours venteux lui causaient une certaine agitation. Du moins, c'était le cas depuis peu. Elle était sûre de ne pas avoir toujours senti une boule au ventre. Jadis, dans une autre vie, elle avait été réputée pour ses nerfs d'acier. Désormais, elle était aussi susceptible que n'importe qui de se laisser envahir par une panique subite. L'impression de se tenir toute seule à la surface de la vie, qui semblait aussi fragile que du verre. Le contrôle de la respiration pouvait aider. Elle se demandait s'il lui fallait un remontant ou un thé. De quoi la calmer afin qu'elle puisse au moins dormir. Elle avait même envisagé de consulter un médecin, mais pas le mari de Maud McKendry, dans la grand-rue. Surtout pas.

D'une manière ou d'une autre, Isabel allait y remédier. C'était son autre bonne résolution, mais elle n'en avait pas encore parlé à quiconque. Elle se donnait une année pour reconquérir son équilibre. Trop de personnes dépendaient d'elle.

Elle aurait trente-huit ans à son prochain anniversaire. Presque quarante ! Ni son père ni sa mère n'avait vécu aussi longtemps. Voilà pourquoi, peut-être, elle était depuis peu envahie par des souvenirs de son enfance. Comme si désormais elle avait assez de recul pour voir clairement les choses à travers le vaste océan du temps. Elle se rappelait à peine l'avoir traversé.

C'était ridicule, de se sentir seule. Elle habitait cette maison depuis quatorze ans. Elle avait autour d'elle

plus de membres de sa famille qu'elle n'en avait jamais eu – Dieu sait qu'elle n'aurait pu échapper aux enfants, même si elle avait essayé. Pourtant, elle était parfois prise de terreur face à sa propre désolation, rongée par le sentiment d'avoir perdu quelque chose qu'elle ne pouvait identifier et qu'elle n'avait donc aucun espoir de retrouver.

Elle discerna un mouvement dans la courbe de l'allée. Elle s'efforça de voir ce que c'était. Oui, quelqu'un s'avavançait, ce n'était pas son imagination qui lui jouait des tours. Un inconnu ? Un ranger remontant l'allée à cheval, tout droit sorti d'un poème de Banjo Paterson ?

C'était le facteur, comprit-elle, lorsqu'elle vit le colis enveloppé de papier brun qu'il tenait. Le jour de l'An ! Voilà ce qu'il y avait de formidable, lorsque l'on habitait une petite ville perdue dans la campagne : chacun savait qu'il devait rendre service aux autres aux heures les plus indues, mais cette visite était véritablement exceptionnelle. Une exaltation s'empara d'Isabel ; elle eut l'impression d'avoir deux mains gauches lorsqu'elle voulut attacher la guirlande afin de descendre de l'échelle pour intercepter la livraison. Elle espérait que c'était la commande qu'elle avait passée quelques semaines auparavant. Sa libération ! Elle ne s'attendait pas à ce que le paquet arrive aussi vite.

Mais c'était exaspérant. Le fil avait un nœud, et le vent emmêlait les fanions. Elle émit un juron tout bas, regardant par-dessus son épaule pour vérifier où en était le facteur.

Elle ne voulait pas que le colis soit déposé à la maison.

Lorsque le facteur atteignit le dernier virage, Isabel sut qu'elle devrait lâcher la guirlande si elle voulait avoir le temps de descendre de l'échelle. Elle hésita un instant, puis cria en agitant un bras :

— Ohé ! Je suis là-haut.

L'homme leva les yeux, surpris, et une nouvelle bourrasque obligea Isabel à se cramponner aux barreaux. Elle se rendit compte qu'elle s'était trompée. Il portait bien un paquet, mais ce n'était pas du tout le facteur.

24 décembre 1959

PAR LA SUITE, lorsqu'on l'interrogerait à ce sujet, comme cela devait se produire de nombreuses fois au cours de sa longue, très longue vie, Percy Summers répondrait sans mentir qu'il les avait crus endormis. Il faisait bien assez chaud pour ça. Pendant tout ce mois de décembre, la chaleur avait déferlé depuis l'ouest, traversant le centre désert avant de pousser vers le sud ; là, elle s'était accumulée, suspendue au-dessus d'eux et avait refusé de partir. Tous les soirs, ils écoutaient le bulletin météo à la TSF, espérant apprendre que temps allait changer ; mais le soulagement ne venait jamais. Durant les longues après-midi, les voisins discutaient par-dessus les clôtures, aveuglés par la lumière dorée quand le soleil scintillant se fondait dans l'horizon, au-delà des limites de la ville. Ils secouaient la tête et déploraient la chaleur, cette foutue chaleur, et se demandaient, sans attendre aucune réponse, quand cela allait donc finir.

De leur côté, hauts et minces sur la pente des collines entourant leur vallée parcourue de rivières, les gomiers bleus se dressaient silencieux, leur peau marbrée

luisant d'un éclat métallique. Ils étaient vieux et avaient déjà tout vu. Bien avant les maisons de pierre, de bois et de fer, avant les routes, les voitures et les clôtures, avant les vignes, les rangs de pommiers et le bétail dans les pâtures. Les gommiers avaient été là les premiers, supportant tantôt la chaleur torride, tantôt l'humidité froide de l'hiver. C'était un lieu antique, une vaste terre d'extrêmes.

Même selon les critères ordinaires, pourtant, l'été de 1959 fut chaud. Les records étaient battus selon les statistiques, et les habitants de Tambilla sentaient chaque degré supplémentaire. Meg, la femme de Percy, avait pris l'habitude de se lever à l'aube pour rentrer dans la boutique la livraison quotidienne de lait avant qu'il ne tourne ; Jimmy Riley disait que même ses oncles et tantes n'avaient pas le souvenir qu'il ait fait aussi sec ; et dans l'esprit de tous était présent le risque d'un incendie comme celui de 1955.

Le « dimanche noir », ainsi que les journaux l'avaient nommé. Les pires feux de brousse depuis la naissance de la colonie. Quatre ans auparavant, un 2 janvier, le jour s'était levé, lourd d'un désastre qui se préparait. Une tempête de sable était née pendant la nuit dans les plaines sèches du nord ; des rafales de vent brûlantes, se déplaçant à cent kilomètres-heure. Les arbres se penchaient, les feuilles s'envolaient dans les ravins ; des plaques de tôle ondulée étaient arrachées au toit des fermes. Les lignes électriques se cassaient, déclenchant des incendies un peu partout, qui s'amplifiaient et finissaient par se rencontrer pour former un gigantesque mur de feu dévorant.

D'heure en heure, la population locale avait combattu de toutes ses forces, avec des sacs mouillés, des bêches et tout ce qui lui tombait sous la main, jusqu'au moment

où, par miracle, dans la soirée, il avait commencé à pleuvoir et le vent avait changé de direction – hélas, pas avant qu’une quarantaine d’exploitations aient été perdues, ainsi que la vie de deux malheureux. Depuis, on réclamait un véritable service d’intervention d’urgence, mais les décideurs en ville étaient trop lents à réagir ; cette année, confrontées à des conditions étrangement similaires, les autorités locales avaient pris la situation en main.

Jimmy Riley, qui travaillait comme traqueur d’animaux pour certains fermiers de la région, parlait de déboiser depuis des années. Pendant des millénaires, disait-il, ses ancêtres avaient procédé à de petits brûlis réguliers, réduisant la quantité de combustible quand il faisait encore frais, afin qu’il ne reste pas de quoi allumer un incendie quand la terre cuisait, que le vent de nord-ouest hurlait, et qu’il aurait suffi de la moindre étincelle pour faire naître un brasier. Percy avait l’impression que des hommes comme Jimmy Riley, qui connaissait le pays comme sa poche, n’étaient pas écoutés autant qu’ils auraient dû l’être.

L’appel le plus récent avait été lancé la semaine précédente par Angus McNamara, près de Meadows. Depuis 1955, des années de douceur humide avaient fait croître la végétation, et le sous-bois était dense dans la forêt de Kuitpo. Un éclair égaré, une allumette tombée à terre, et tout partirait en flammes. Ils avaient défriché toute la semaine et terminé à temps pour Noël. Tant mieux, car on prévoyait des tempêtes pour le week-end, mais il y avait de grandes chances que la pluie les évite et qu’ils aient plutôt droit à des orages secs. Meg avait été tout sauf ravie quand Percy lui avait annoncé qu’il s’absenterait pendant la période la plus chargée de l’année, mais elle savait que c’était son devoir et que Percy n’était

pas un tire-au-flanc. Leurs garçons avaient été enrôlés comme vendeurs à la boutique, et Meg avait admis à contrecœur que ce n'était pas mauvais de leur confier un peu de responsabilités. Percy leur avait laissé le pick-up Ford et avait sellé Blaze pour aller à Meadows.

À vrai dire, Percy préférait se déplacer à cheval. Pendant la guerre, cela lui avait fait mal au cœur lorsqu'il avait dû laisser le pick-up au garage, sur des parpaings, mais il était impossible de se procurer de l'essence – le peu qu'il y avait était réquisitionné par l'armée et les autres services essentiels –, et quand il avait pu reprendre le volant, il avait perdu l'habitude de conduire. Ils avaient gardé le véhicule pour les grosses livraisons, mais chaque fois qu'il le pouvait, Percy montait Blaze. C'était maintenant une vieille jument, et non plus la jeune pouliche craintive qu'ils avaient eue en 1941, mais elle aimait encore galoper.

Les McNamara possédaient un important élevage du côté de Meadows, que la plupart des gens appelaient simplement « la Station ». La maison était longue et plate, avec une grande véranda qui en faisait tout le tour et un auvent pentu en fer pour tenir la chaleur à distance. On avait proposé à Percy de dormir dans l'étable, mais il avait été trop content de coucher à la belle étoile. Il n'avait plus guère l'occasion de camper, entre la boutique qui les occupait beaucoup et les garçons qui grandissaient. Seize et quatorze ans, maintenant, tous les deux plus grands que leur père, et des chaussures deux pointures au-dessus de lui ; tous les deux préféraient passer du temps avec leurs amis plutôt que d'aller camper avec le paternel. Percy ne leur reprochait pas leur indépendance, mais ses garçons lui manquaient. Certains de ses meilleurs souvenirs dataient des soirées autour d'un feu, où ils se racontaient des histoires et se

faisaient rire, où ils comptaient les étoiles dans le ciel, et où il leur apprenait des choses utiles, comme l'art de trouver de l'eau claire et de capturer de quoi se nourrir.

Il allait leur offrir à chacun une canne à pêche neuve pour Noël. Meg l'avait accusé d'extravagance lorsqu'il avait rapporté ces cadeaux de la ville, mais elle l'avait dit avec un sourire. Elle le savait, il cherchait de quoi amortir le terrible coup qu'avait représenté la perte de leur vieux chien Buddy au printemps. Percy avait justifié cette dépense en rappelant à sa femme que Marcus, en particulier, était en train de devenir un excellent pêcheur ; il pourrait faire pire que de s'y adonner à temps complet. Kurt, l'aîné, partirait pour l'université quand il aurait terminé le lycée. Il serait le premier de la famille à entreprendre des études supérieures, et même si Percy tâchait de ne pas trop monter en épingle ses brillants résultats scolaires, surtout devant Marcus, il en était extrêmement fier, et Meg aussi. Malgré son idylle en cours avec Matilda Turner, Kurt avait réussi à maintenir son niveau. Percy aurait voulu que sa propre mère soit encore en vie pour lire les appréciations des professeurs de Kurt.

La chaleur crépitait dans les broussailles et les brindilles sèches comme des os craquaient sous les sabots de Blaze. Ils avaient quitté la Station dès l'aube et avaient cheminé sans s'arrêter. Percy dirigeait la vieille jument sur la piste, selon un rythme lent et régulier, s'en tenant à l'ombre pommelée partout où il le pouvait. Devant lui s'étendait Hahndorf ; dans peu de temps, il serait de retour chez lui.

Le dos chauffé par le soleil de la journée, le vrombissement monotone d'insectes invisibles résonnant dans ses oreilles, Percy avait été envahi par la somnolence.

L'air sec de l'été ravivait des souvenirs d'enfance. Il était couché dans son lit, dans la petite chambre à l'arrière de la maison qu'il partageait avec son père et sa mère, tendant l'oreille pour saisir les bruits extérieurs, fermant les yeux pour mieux se projeter dans cette vie qui se déroulait de l'autre côté de la fenêtre.

Percy avait passé la majeure partie de sa douzième année dans cette chambre. Rester cloué au lit n'avait pas été facile pour un garçon habitué à vagabonder librement. Il entendait ses amis dans la rue, crier, rire et plaisanter en tapant dans un ballon, et il aurait voulu les rejoindre, sentir le sang palpiter dans ses jambes, son cœur frappant contre sa cage thoracique. Il s'était senti se ratatiner, se dissiper en fumée.

Mais sa mère était de solide souche anglicane et n'était pas du genre à laisser son fils s'apitoyer sur son sort. « Peu importe que ton corps soit bloqué ici, avait-elle dit de son ton décidé qui ne tolérait pas les bêtises. Il y a d'autres façons de voyager. »

Elle avait commencé par un livre pour enfants, qui parlait d'un koala muni d'une canne, d'un marin et d'un pingouin, et d'un gâteau qui se reformait par magie chaque fois qu'on en mangeait une part. C'était été une révélation : même tout petit, personne n'avait jamais lu d'histoires à Percy. Il avait vu des livres sur le bureau de son maître à l'école, mais – peut-être influencé par son père – il avait supposé que c'étaient des instruments de punition et de travail. Il n'avait pas deviné qu'entre leurs couvertures l'attendaient des univers entiers, remplis d'êtres, de lieux, de plaisanteries et d'humour.

Quand Percy avait entendu assez souvent ces récits pour être capable de les réciter à voix basse, il avait osé demander à sa mère s'il en existait d'autres. Elle était restée muette et il avait d'abord cru avoir violé une

limite invisible ; les histoires allaient disparaître, et il se retrouverait à nouveau seul, avec son corps brisé pour seule compagnie. Mais sa mère avait alors murmuré : « Peut-être que... », et était partie dans la remise au fond du jardin, là où son père n'allait pas.

Chose extraordinaire, s'il n'avait pas été atteint par la polio, il n'aurait peut-être jamais rencontré Jane Austen. « Ma préférée, avait chuchoté sa mère comme on avoue un secret. Du temps où je ne connaissais pas encore ton père. » Elle n'avait pas le temps de lui lire les romans – « La ville entière va mourir de faim si je ne suis pas là pour leur vendre du lait et des œufs ! » –, mais elle les lui avait placés entre les mains, avec un hochement de tête silencieux et sérieux. Percy avait compris. Dorénavant, ils seraient unis par le même complot.

Il avait fallu du temps pour que Percy s'habitue à cette langue. Certains mots étaient nouveaux pour lui, mais il n'avait rien de mieux à faire, et une fois qu'il était entré dans une histoire, revenir en arrière n'était plus possible. *Orgueil et Préjugés*, *Raison et Sentiments*, *Emma* : au départ, ces livres lui avaient semblé décrire un monde sans rapport avec le sien, mais plus il avait lu, plus il avait reconnu les gens de sa ville dans les personnages de Jane Austen, leur fierté et leur ambition, les malentendus et les occasions manquées, les secrets et les rancunes qui couvaient. Il avait ri avec eux, et pleuré sans bruit dans son oreiller lorsqu'ils souffraient, il les avait encouragés lorsqu'ils voyaient finalement la lumière. Il en était venu à les aimer, il s'en rendait compte ; il s'intéressait au sort de ces créatures, imaginées par une romancière dont il était bien loin, avec une affection aussi entière que pour ses parents et ses meilleurs amis.

Lorsqu'il eut épuisé la petite réserve de livres que sa mère conservait dans sa caisse secrète de la remise,

Percy la convainquit d'en emprunter de nouveaux pour lui, trois à la fois, à la bibliothèque itinérante. Il lisait le dos tourné à la porte, prêt à dissimuler le roman illégitime sous les draps dès que le pas d'un homme résonnait dans le couloir. Chaque soir après le travail, son père montait au chevet de Percy ; impuissant devant la maladie, ce grand gaillard contrarié fronçait les sourcils lorsqu'il demandait à son fils s'il se sentait mieux, faisant des vœux silencieux pour le rétablissement des jambes inutiles de son fils.

Tous ces vœux avaient peut-être été exaucés, car Percy avait eu de la chance. Il ne valait plus grand-chose au football, et il était devenu trop lent pour le cricket, mais à l'aide d'une paire d'attelles, il avait lentement recouvré l'usage de ses membres et, au cours des années suivantes, un observateur extérieur aurait eu du mal à deviner que ce garçon qui se proposait comme arbitre était moins apte physiquement que les autres.

Percy n'avait pas renoncé à ses lectures, toutefois il ne s'en vantait auprès de personne. Fiction, documents et, à mesure qu'il vieillissait et que l'évolution de ses sentiments le rendait étranger à lui-même, poésie. Il dévora Emily Dickinson, fut étonné par Wordsworth et trouva un ami en la personne de Keats. Et comment T. S. Eliot, cet homme né en Amérique et ayant vécu à Londres – ville historique, anglaise et inconnue, ville mystérieuse aux pierres grises –, pouvait-il regarder dans le cœur même de Percy et y voir aussi clairement ses propres réflexions sur le temps, la mémoire et ce que signifiait être un individu en ce monde ?

Ces pensées, il les gardait pour lui. Son secret n'avait rien de coupable, non, mais il savait déjà que les autres garçons de Tambilla ne partageaient pas son intérêt. Même Meg l'avait regardé d'un air incertain quand il

s'était risqué, alors qu'il lui faisait la cour, à lui demander quel était son livre préféré. Elle avait hésité avant de répondre : « Eh bien, la Bible, évidemment. » À l'époque, il avait considéré que cette réponse était motivée par la piété, ce qui était inattendu, et un peu étonnant après certaines des autres choses qu'ils s'étaient dites. Par la suite, cependant, au bout d'un an ou deux de vie conjugale, il était revenu sur le sujet. Elle avait paru embarrassée, puis avait éclaté de rire : « Je croyais que tu t'assurais de ma vertu, je n'ai pas voulu te décevoir. »

Comme Blaze était couverte de sueur, Percy s'arrêta à l'abreuvoir de la grand-rue de Hahndorf pour qu'elle puisse boire et se reposer. Il quitta sa monture et attacha les rênes à un pilier.

Il était quinze heures passées, la rue était ombragée, grâce aux centaines de marronniers, d'ormes et de platanes immenses plantés de part et d'autre plus d'un demi-siècle auparavant. Certains commerces étaient encore ouverts, et Percy fut attiré par la vitrine d'un atelier de tourneur sur bois, où quelques étagères présentaient un assortiment d'objets faits main : bols et ustensiles, quelques sculptures décoratives.

Percy entra.

— Vous avez un petit roitelet, dit-il à la jeune fille qui se trouvait derrière le comptoir. Je pourrais le voir de plus près ?

Il fut surpris par le son de sa propre voix, car c'était la première fois de la journée qu'il parlait à quelqu'un.

La jeune fille alla chercher la miniature en question et la rapporta à Percy.

Il retourna l'objet dans tous les sens, émerveillé. Il le tint à la lumière, admirant la fragilité du cou de l'oiseau, les plumes écartées de sa queue. Le travail était beau, la ressemblance remarquable.

— C'est pour offrir ? demanda la jeune fille.

Il reposa la sculpture sur le comptoir en hochant la tête.

— Elle fait collection.

La vendeuse proposa d'emballer le roitelet. Il lui restait un petit morceau de joli papier et un bout de ruban argenté dans l'arrière-boutique où elle préparait ses propres cadeaux, expliqua-t-elle.

— Demain, tout ça ne servira plus à grand-chose, pas vrai ?

Après avoir payé, Percy glissa le minuscule paquet dans sa poche et souhaita un joyeux Noël à la vendeuse.

— À vous aussi, monsieur Summers. Et transmettez mon bonjour à Mrs Summers. (Il dut avoir l'air étonné, car elle éclata de rire.) Nous étions ensemble à l'Alliance des femmes d'Australie. Mrs Summers va adorer ce petit roitelet. Elle m'a dit un jour qu'elle aimait particulièrement les oiseaux, depuis qu'elle est toute petite.

Percy ne pouvait se rappeler la première fois qu'il avait posé les yeux sur Meg. En fait, elle avait toujours été là. Pendant longtemps, elle n'avait été qu'un des enfants plus jeunes formant la bande qui se réunissait dans les pâtures poussiéreuses ou au bord de la rivière après la pluie, à la recherche d'amusement. C'était une petite souillon, mais il ne l'avait pas mal jugée pour autant ; ils n'étaient tous que des gosses de la campagne, qui perdaient rarement leur temps à se laver, sauf pour l'église le dimanche, et encore, même là, sous la menace d'une raclée promise par leur mère.

Mais il l'avait rencontrée un jour où il traînait près de la mine de cuivre abandonnée, pas loin de là où passaient les trains allant de Balhannah à Mount Pleasant. Il se réfugiait là-bas lorsqu'il voulait échapper au désir que son

père avait de « l'endurcir un peu ». Elle était assise sur le rebord de fenêtre de l'ancienne maison du broyeur de pierre, la figure maculée de larmes, de morve et de saleté. À l'époque, il s'était demandé comment elle avait bien pu arriver là, une fille aussi chétive. Plus tard, lorsqu'il l'avait mieux connue, il avait compris que ce visage angélique cachait une implacable volonté de survie.

Percy l'avait hélée pour savoir ce qui n'allait pas, et elle avait d'abord refusé de lui parler. Il n'avait pas insisté ; il avait simplement vaqué à ses occupations, lisant un moment à l'ombre de la grande cheminée avant de se dégourdir les jambes, puis scrutant les hautes herbes à piquants, à la recherche de pierres plates pour faire des ricochets sur le lac. Il sentait qu'elle l'observait, mais il n'avait plus tenté de lier conversation. Ce qu'il faisait devait sembler amusant pourtant, car, sans un mot, elle était apparue à côté de lui et s'était mise à chercher des pierres pour elle aussi.

Ce jour-là, ils lancèrent des galets dans un silence amical, seulement brisé de temps à autre lorsqu'il émettait un sifflement d'approbation après qu'elle avait réussi une série de ricochets. À l'heure du déjeuner, il coupa en deux son sandwich pour lui en donner la moitié. Ils mangèrent sans rien dire, à part les informations qu'il lui fournissait lorsqu'il repérait un oiseau intéressant.

— Un martin-chasseur sacré, dit-il en désignant le volatile qui enflait la poitrine sur la branche la plus basse d'un pin.

— Non, c'est un kookaburra.

Il secoua la tête.

— Même famille, mais tu vois, ses plumes plus foncées sont bleu turquoise. Regarde, il va se précipiter dès qu'il apercevra un lézard ou un scarabée qui lui plaît, et tu verras comme elles brillent au soleil.

— Et celui-là, c'est quoi ?

— Un barbe-rouge.

— Et l'autre, là-bas ?

Percy repéra l'oiseau noir et blanc, au bec jaune vif.

— Un bruyant. Tu ne le reconnais pas ? Il n'arrête pas de crier.

— Et celui-ci ?

La fillette désigna un petit oiseau au poitrail d'un bleu magnifique, dont les longues plumes de queue se retroussaient vers le ciel.

— C'est un roitelet bleu. Un roitelet bleu superbe, pour être exact.

— C'est lui que je préfère.

— C'est un mâle.

— Comment tu le vois ?

— Les mâles sont plus jolis. La femelle est marron, avec juste un tout petit peu de vert sur la queue.

— Comme celui-là, là-bas ?

Percy plissa les yeux.

— Oui, comme celui-là.

— Tu en sais, des choses, commenta-t-elle.

— Quelques-unes.

Lorsqu'il fut temps de partir, il demanda à Meg si elle voulait l'accompagner. Il pouvait la ramener en ville, dit-il. La nuit tombait, et il sentait de la pluie dans l'air. Elle hésita une seconde avant de répondre qu'elle ne rentrerait pas : elle avait fui sa maison, voilà pourquoi elle était dans cet endroit perdu.

Percy se rendit compte qu'elle était toute petite ; son visage exprimait le défi, elle serrait sa poitrine entre ses bras, une part d'elle sachant pourtant qu'il la forcerait à repartir avec lui. Elle était si vulnérable qu'il éprouva soudain une profonde tristesse. Un peu de colère, aussi. Tout le monde savait que le père de Meg n'était

pas avare de coups de poing quand il était furieux. La guerre ne l'avait pas épargné, la mère de Percy refusait d'en dire plus à son sujet – « Mais a-t-elle épargné un seul homme ? »

Percy savait ce qu'elle entendait par là : cette génération d'hommes avait appris que l'unique moyen d'oublier ce qu'ils avaient vu et fait, les compagnons que leur avaient pris la boue et les canons, était de boire jusqu'à l'hébétude et d'exorciser leurs cauchemars en se défoulant sur leurs proches. Percy avait plus de chance que la plupart des enfants. Son père était strict, mais pas violent. La violence aurait exigé qu'il soit présent, et il était bien trop distant pour cela.

Les premières grosses gouttes se mirent à tomber.

— Très bien, dit Percy. Mais il va faire froid ici, cette nuit.

— J'ai une couverture.

— Bravo. Et j'imagine que tu as ce qu'il te faut pour dîner ?

— J'ai apporté du pain.

Il rangea son livre dans son sac à dos.

— J'ai l'impression que tu as pensé à tout. (Il vérifia la selle de Prince, tira sur les étriers.) Mais ils ont annoncé à la radio qu'il y aurait de l'orage, cette nuit. Et un morceau de pain, ça n'est pas très nourrissant par une nuit froide et humide.

Un nuage d'incertitude obscurcit le front de la fillette.

— Tu sais, poursuivit-il, ma mère avait un ragoût sur le feu quand je suis parti ce matin. Elle le laisse cuire toute la journée, exactement comme faisait ma grand-mère, et elle en prépare toujours trop.

— Quel genre de ragoût ?

— De la potée d'agneau.

La fillette dansait d'un pied sur l'autre. Elle avait maintenant les cheveux trempés, ses nattes comme deux cordes molles sur ses épaules.

— Tu n'as pas envie de venir en manger une assiette ou deux ? Je pourrai te ramener ici après.

Elle ne s'était pas arrêtée à deux assiettes ; elle en avait mangé trois, sous les yeux ravis de la mère de Percy. Susan Summers prenait très au sérieux les obligations de la charité chrétienne, et trouver sur le pas de sa porte une enfant maigrelette un soir d'hiver était une occasion idéale. Elle avait insisté pour donner un bain à la fillette et, après avoir servi le ragoût et fait la vaisselle, elle l'avait couchée dans le canapé, près de l'âtre, où Meg avait rapidement sombré dans un sommeil profond.

— La pauvre chérie, murmura la mère de Percy, examinant l'enfant par-dessus ses demi-lunettes. Et dire qu'elle prévoyait de passer la nuit dehors, toute seule.

— Tu vas avertir ses parents ?

— J'y suis bien forcée, répondit-elle avec un soupir anxieux. Mais avant de la laisser partir, nous aurons soin de lui indiquer qu'elle sera toujours la bienvenue ici.

Après cela, Percy résolut de veiller sur elle, et il n'eut jamais à la chercher bien longtemps. Elle se mit à passer ses après-midi dans la boutique, bavardant avec la mère de Percy, et très vite elle en vint à y travailler le week-end.

— C'est la fille que je n'ai jamais eue, disait Mrs Summers avec un sourire affectueux pour Meg, lorsqu'elle faisait ses comptes et dressait la liste des commandes. Gentille, compétente, et pas déplaisante à regarder.

Par la suite, quand l'enfant fut devenue une femme, elle déclara :

— Un de ces jours, elle fera une très bonne épouse.

Avec une idée en tête, mais sans méchanceté, l'œil sur la jambe raide de Percy, elle ajouta :

— Un garçon un peu limité dans son choix aurait de la chance de se marier avec une fille comme ça.

Hahndorf était maintenant derrière eux et ils étaient entrés en territoire familier, dans les collines qui ondu-laient jusqu'à la base du mont Lofty. Des alignements de vignes basses se doraien-t au soleil de la fin d'après-midi et il flottait dans l'air chaud une légère odeur de lavande émanant de la ferme de fleurs des Kretschmer.

Blaze accéléra à l'approche de la route de la vallée de l'Onkaparinga. Les vergers de pommiers cédèrent la place aux oliveraies, et lorsqu'ils franchirent le pont de Balhannah, la jument agita sa crinière, tirant doucement vers l'eau. Percy resserra son emprise sur les rênes, la main plaquée sur le cou de sa monture.

— Je t'entends, ma vieille.

À son retour, Meg aurait un tas de missions à lui confier. Le 24 décembre au soir, il y avait toujours des commandes de dernière minute à livrer, et la messe de dix-huit heures trente dite par le révérend Lawson était non négociable. Mais dix heures s'étaient écoulées depuis qu'ils avaient quitté la Station, avec seulement quelques courtes pauses. Même s'il était pressé d'arriver, cela n'aurait pas été bien de priver Blaze de son bain.

Il continua vers l'ouest et, aux abords de Tambilla, il incita Blaze à quitter la route pour descendre une abrupte ravine herbeuse. Le ruisseau étroit était un affluent de l'Onkaparinga qui prenait sa source dans les contreforts du mont Lofty et serpentait à travers la vallée. La jument entra dans l'eau avec bonheur, humant les roseaux tout en avançant. Elle atteignit le point où la

clôture était détachée de son piquet et Percy hésita un instant avant de lui donner la permission. Il était désormais sur les terres des Turner, mais la maison elle-même se trouvait encore assez loin.

C'est sous le même angle qu'il avait vu cette demeure pour la première fois. Curieusement, cela faisait des années qu'il n'avait plus repensé à ce jour. Il avait treize ans, il regagnait la boutique après une livraison. La polio lui avait enlevé sa rapidité sur le terrain de cricket mais, monté sur Prince, le cheval paternel, il allait aussi vite qu'un autre. Son père avait approuvé de grand cœur – tout plutôt que de voir son fils enfermé avec un livre à la main – et il était allé jusqu'à proposer à Percy du travail après l'école.

À cheval, Percy se rendait dans tout Hahndorf, il allait jusqu'à Nairne, puis il revenait vers Balhannah et Verdun. La vallée de Piccadilly se situait un peu au-delà de sa limite, mais son père n'était pas du genre à refuser une commande, donc Percy avait simplement appris à galoper plus rapidement. Il était censé prendre l'itinéraire le plus direct, mais il chevauchait toujours à travers la campagne. Il se sentait chez lui parmi les collines, il les aimait.

Il n'y avait pratiquement pas de maisons dans Willner Road, et il n'y avait jamais de livraisons à y faire, mais il faisait un détour pour l'emprunter car il aimait le parfum des mimosas, et la route était bordée de grands buissons d'un vert argenté qui, chaque mois d'août, se couvraient de pompons jaunes. La saison était déjà avancée, mais ce jour-là, cette année-là, il y avait encore abondance de fleurs. Percy savourait la sensation du soleil sur sa chemise et l'agréable odeur terreuse des eucalyptus, du sol et des fleurs chauffées par la lumière. Il se pencha en avant pour s'étendre sur le large dos de Prince, laissant

le pas du cheval le bercer comme un bébé dans les bras de sa mère. Il parcourut ainsi une certaine distance, jusqu'à ce qu'un cri attire son attention.

Il battit des paupières face à la vaste étendue brillante du ciel, où un couple d'uraètes tournoyait paresseusement sur les courants d'air chaud. Il les suivit des yeux avant d'encourager Prince à remonter le talus, à travers la brèche de la clôture, et s'avança dans la direction des deux rapaces. Une épaisse végétation poussait au sommet de la colline au-dessus de laquelle ils volaient. Percy se demanda s'il pourrait découvrir leur nid. Il avait entendu dire que des aigles avaient été repérés près de Cudlee Creek, mais ils n'étaient pas censés s'installer aussi au sud.

Tandis que Prince progressait parmi les gommiers grêles et secs, Percy scrutait leurs plus hautes ramures. Il cherchait une plateforme de bâtons habillée de feuilles. À travers le treillage des branches devant le ciel, résolu à ne pas perdre de vue les uraètes, il n'avait pas immédiatement remarqué qu'il avait franchi une frontière invisible, vers un terrain bien différent. Les bruits alentour lui parurent tout d'un coup étouffés, la canopée plus proche.

Autour de lui, le feuillage n'était plus du tout le même, il s'en rendait compte à présent. Parmi les gommiers et les hautes herbes jaunies s'infiltrait une autre végétation, de sorte qu'aux troncs argentés se mêlaient des chênes épais, des ormes et des cèdres à l'écorce striée. Des ronces enchevêtrées jonchaient le sol et des plantes grimpantes couraient sur les troncs, s'étirant entre les arbres, si bien qu'il ne distinguait presque plus le ciel.

Dans ce monde ombragé, la température avait perdu plusieurs degrés. Les oiseaux jacassaient au-dessus de lui, zostérops et loriquets, hirondelles, méliphages et

roitelets. Tout cet endroit grouillait de vie, mais il avait peu de chances d'y discerner son nid d'uraètes.

Il imposait un demi-tour à Prince pour repartir vers la ville quand son œil fut attiré par une lumière. Le soleil de l'après-midi frappait quelque chose derrière les arbres, le faisait briller comme une torche par un inters-tice. Intrigué, Percy incita Prince à monter la pente densément boisée. Il avait l'impression d'être le héros d'un livre. Il pensait à Mary Lennox lorsqu'elle découvre son jardin secret.

Les mûriers étaient devenus trop épais pour y passer à cheval et Percy descendit, laissant Prince à l'ombre d'un chêne au tronc massif. Il choisit une robuste badine et commença à se frayer un chemin à travers les plantes grimpantes entremêlées. Il n'était plus un petit garçon dont les jambes n'obéissaient pas toujours ; il était sire Gauvain à la recherche du Chevalier vert, Lord Byron allant se battre en duel, Beowulf menant une armée combattre Grendel. Il était tellement focalisé sur son sabre de bois qu'il ne comprit pas tout de suite qu'il était sorti de la forêt et qu'il venait de déboucher sur ce qui avait jadis dû être le départ d'une allée.

Devant lui s'élevait moins une maison qu'un château. Deux énormes étages, aux façades percées de gigantesques fenêtres rectangulaires, une balustrade sculptée à colonnes corinthiennes, entourant son toit plat sur les quatre côtés. Il pensa aussitôt à Pemberley, s'attendant presque à voir Mr Darcy surgir par l'une des grandes portes-fenêtres, la cravache sous le bras, dévalant les marches de pierre qui s'élargissaient en une élégante courbe lorsqu'elles rejoignaient la cour de gravier où il se tenait.

Il sut alors ce qu'était cet endroit. C'était le manoir qu'avait voulu Mr Wentworth. Un caprice ridicule,

disaient la plupart des gens, une demeure de pierre comme celle-là, au beau milieu de nulle part. Seul l'amour ou la folie, ou peut-être une bonne dose de chaque, avait pu bâtir, ou même concevoir pareil édifice. La région ne manquait pas de belles maisons ; depuis les premiers temps de la colonie d'Australie-Méridionale, les riches notables s'étaient emparés de terres pour y ériger leurs résidences de campagne où ils passaient l'été dans un climat plus clément. Mais cette construction-là ne ressemblait à rien de ce que Percy avait pu voir.

Mr Wentworth avait fait dessiner les plans à Londres, les artisans étaient venus d'Angleterre. Le coût avait été astronomique – quarante fois le prix de la meilleure maison d'Australie-Méridionale. « Imaginez dépenser autant d'argent, murmuraient les gens, incrédules, pour finir tout seul dans cette énorme monstruosité. »

Percy admit que la maison était énorme – impossible de prétendre le contraire –, mais il n'y voyait nullement un monstre. Au contraire, elle lui rappelait l'illustration ornant le frontispice de son livre préféré.

Après ce premier jour, il y retourna chaque fois qu'il le put. Il n'en parla pas à ses amis. Pas tout de suite. Dès qu'il y songeait, il était envahi d'un étrange sentiment possessif. La maison avait choisi de ne se montrer qu'à lui. Pourtant, ce secret dont il était seul dépositaire devint bientôt un fardeau, il se lassa d'être seul, et l'information acquit une valeur irrésistible qui eut le dessus. Il regretta de l'avoir divulguée, sitôt après la révélation. Ses amis eurent aussitôt envie de courir jusqu'à la bâtisse, pour la voir par eux-mêmes, pour y pénétrer. Lorsqu'ils cassèrent une fenêtre afin d'entrer, Percy vécut ce moment comme une blessure.

Une ou deux fois, il suivit ses camarades à l'intérieur. La plupart des meubles que Wentworth avait fait venir

d'Angleterre étaient encore là, sous des housses. Un grand portrait du vieil homme était accroché dans l'escalier. Percy avait la sensation que les yeux du tableau le fixaient d'un air accusateur, l'accusant de trahison, et il avait honte. Plus tard, lorsqu'il apprit l'histoire d'Edward Wentworth, il comprit pourquoi. La demeure avait été construite par amour, mais la jeune femme qui l'avait inspirée était morte d'insolation lors de sa traversée vers l'Australie. Mr Wentworth, qui l'attendait sur les quais d'Adelaide quand la nouvelle lui était parvenue, ne s'en était jamais remis. Il s'était enfermé pour rester seul avec son chagrin. Le manoir était devenu le sanctuaire de son cœur brisé.

Vite lassés de cette maison, les amis de Percy passèrent à d'autres aventures. Percy, lui aussi, trouva occupation ailleurs : il épousa Meg, reprit la boutique, et puis il y eut la guerre. Un jour, il apprit que la demeure avait été rachetée par un monsieur de Sydney. Un certain Turner, et une fois la guerre terminée, la rumeur circula que cet homme et son épouse anglaise allaient emménager au printemps suivant.

C'était il y a quatorze ans. Beaucoup de changements étaient survenus depuis. Le terrain avait été défriché, les vestiges du jardin de Wentworth avaient été dégagés et restaurés. Des artisans, locaux ou non, avaient été embauchés, et beaucoup d'argent avait été dépensé (à ce qui se racontait, en tout cas) pour remettre la maison en état.

Percy était allé de nombreuses fois y livrer des provisions, et lorsqu'il empruntait les courbes gracieuses de l'allée, il ne manquait jamais de s'étonner de la transformation. Parfois, lorsqu'il s'arrêtait pour laisser Blaze reprendre son souffle, tout à l'ouest de la montée, il contemplait les parterres tracés devant la maison et

admirait les pelouses verdoyantes, les murs de pierre, les pommiers et les camélias ; pendant une fraction de seconde, s'il laissait son regard se brouiller, il revoyait, comme à travers un voile, la forêt vierge que ce paysage avait été si longtemps avant l'arrivée des Turner...

Mais aujourd'hui, il ne s'approcherait pas de la maison. Son cheval n'avait aucune envie de gravir Wentworth Hill, et Percy n'en avait pas le temps. Il relâcha les rênes et laissa Blaze choisir son chemin. Il savait où elle allait. La vieille jument se dirigeait vers un endroit qu'elle affectionnait, au nord, où les berges plantées de saules s'élargissaient et où le lit du ruisseau devenait assez profond pour qu'elle y nage à son aise.

La première chose sortant de l'ordinaire qu'il remarqua, c'était le drapeau gaiement suspendu à une branche du plus grand des saules.

Percy arrêta Blaze et leva la main pour se protéger les yeux du soleil. L'image se fit plus nette. Plusieurs personnes étaient allongées sous l'arbre, comprit-il, sur des couvertures, et avec des paniers à proximité. C'était un pique-nique. Dans l'arbre, avec le drapeau, quelqu'un avait accroché une guirlande de Noël de branche en branche.

Percy fut un peu surpris. En plein été, en cette fin d'après-midi, la plupart des gens raisonnables restaient chez eux pour éviter la chaleur ; il ne s'était pas attendu à rencontrer du monde. Tout en caressant le cou chaud de Blaze, il réfléchit. Il était entré dans une propriété privée, et même s'il savait que cela ne dérangerait personne – Mrs Turner elle-même l'avait invité à passer à travers les pâtures lorsqu'il venait les livrer –, il ne voulait pas avoir l'air d'abuser de sa gentillesse en allant plus loin que ce n'était permis. Comme tous les habitants

de la ville, il avait d'abord été intimidé par Mrs Turner. De nouveaux arrivants emménageaient rarement à Tambilla, plus rarement encore au manoir Wentworth, et c'était une dame raffinée et digne, très anglaise.

Il aurait dû faire demi-tour et partir. Mais si elle se réveillait et le voyait s'enfuir, ne serait-ce pas pire encore ? N'aggraverait-il pas son cas ?

Par la suite – et il serait questionné à de nombreuses reprises au fil des jours, des semaines et des années, notamment lors des interrogatoires de police –, il dirait qu'un sixième sens l'avait informé que les choses n'étaient pas tout à fait ce qu'elles semblaient. En privé, il se demandait si c'était vrai, si la scène lui avait réellement paru étrange ou si son souvenir était influencé par ce qui avait suivi.

La seule chose dont il était sûr, c'est que, confronté à ce choix, il avait incité Blaze à continuer vers la famille Turner étendue sous le saule.

Les enfants endormis, se rappelait-il avoir pensé, ressemblaient aux gravures de la précieuse Bible familiale de sa mère, apportée par ses grands-parents lorsqu'ils avaient émigré de Liverpool. C'étaient de beaux enfants, même le garçon, John. Aux boucles blondes, comme leur père devait en avoir eu quand il était jeune, et aux yeux d'un bleu marin saisissant – sauf la fille aînée, Matilda, le portrait craché de sa mère, avec ses cheveux noirs et ses yeux verts. Il connaissait un peu Matilda. À l'école, elle avait toujours été dans la même classe que Kurt, et dernièrement ils étaient tombés amoureux l'un de l'autre. Elle était couchée à l'ombre, la plus près du tronc, son chapeau de paille à terre à côté d'elle. Le vent chaud agitait l'ourlet de sa jupe. Elle avait les pieds nus.

Les deux autres enfants étaient sur la couverture avec leur mère, en maillot de bain, une serviette autour de

la taille comme pour se sécher. John était sur le dos, alors que la fille, Evie, était recroquevillée sur le flanc, le bras droit déployé. Percy se souvint des nombreuses fois où il avait emmené ses garçons nager, dans les rivières et les lacs d'Adelaide Hills, mais aussi sur la plage, à Port Willunga, à Goolwa et dans les autres endroits où son père l'emmenait quand il était petit, pour pêcher et ramasser les palourdes. Il ressentait presque encore la somnolence bienheureuse que causait une peau séchée au soleil après une baignade.

Un berceau en osier, à l'ancienne, pendait de la branche la plus droite du saule. Meg lui avait révélé que Mrs Turner avait enfin accouché. Un mois ou deux auparavant, alors qu'ils revenaient de l'église, elle s'était arrêtée devant le miroir du vestibule pour retirer son chapeau et se recoiffer.

— Tu sais que Mrs Turner a eu son bébé ? avait-elle crié à Percy, qui était alors dans la cuisine en train de remplir la bouilloire. Une toute petite chose au visage sérieux.

— C'est vrai ?

— Ça lui en fait quatre, maintenant, et j'aime mieux pour elle que pour moi, lui avait répondu Meg en riant. Tu connais ma devise : deux enfants pour deux parents, voilà l'idéal.

Depuis, il avait vu Mrs Turner en ville. Quelques semaines auparavant, elle portait le bébé dans ses bras, et il avait failli les renverser en sortant de la boutique. Il avait rougi, confus, mais elle lui avait souri comme si cela ne la gênait pas le moins du monde d'être piétinée.

Comme il portait un gros sac de farine à livrer, Percy n'avait pas pu soulever son chapeau pour la saluer, et il avait donc dû se contenter d'un hochement de tête.

— Madame Turner, comment allez-vous ?

— Je vais bien, merci. Nous allons très bien.

Il avait suivi son regard vers le petit visage niché dans la couverture qu'elle tenait. Deux yeux bleus l'avaient fixé, un front pâle plissé dans cette attitude de fausse sagesse que partagent tous les nouveau-nés et qu'ils perdent avec leur premier sourire.

— Minuscule, avait-il dit.

— C'est vrai, ce qu'on raconte. On oublie à quel point ils sont petits.

Meg les avait rejoints sur le trottoir et s'était mise à gazouiller devant le bébé tout en présentant à Mrs Turner des excuses compliquées.

— D'habitude il n'oublie rien, mon Percy, mais quand il se trompe, il fait toujours en sorte de se rattraper. Vous avez apprécié la pâte de poisson que je vous ai envoyée ?

— C'était délicieux, madame Summers, et vraiment, il ne fallait pas. Je venais vous voir pour m'assurer que vous ajouteriez le prix à mon compte. Je voulais vous téléphoner, mais je ne sais plus où donner de la tête, ces temps-ci.

— Ça ne m'étonne pas, avait assuré Meg en frottant du bout de son doigt la joue du bébé, avec une aisance telle que Percy s'était senti encore plus balourd par comparaison. Les enfants ont l'art de nous accaparer, n'est-ce pas ? Et c'est un très beau bébé que vous avez, une très jolie petite fille.

Une fille. Percy ignorait que Meg était au courant. Il avait examiné en hâte le visage de sa femme, cherchant un signe de chagrin, d'envie ou de tout autre sentiment notable. Mais elle souriait simplement à la petite à moitié endormie.

En voyant Mrs Turner étendue sur la couverture, Percy s'empourpra, comme s'il l'avait délibérément surprise

dans cette posture. Ce groupe assemblé sous le saule avait un caractère intime, vulnérable : toute une famille plongée dans le sommeil, les restes de leur déjeuner encore épars entre eux : assiettes et gobelets, croûtes de sandwich et miettes de gâteau.

C'est alors qu'il fut frappé par l'immobilité de la scène. Cela ne semblait pas tout à fait naturel.

Il ôta son chapeau. Par la suite, il se demanderait ce qui, précisément, l'avait poussé à faire ce geste. Il avait conscience du bruit de sa propre respiration, de l'air qui entraînait et ressortait de sa cage thoracique.

Quelque chose bougeait sur le poignet de la plus jeune des filles, remarqua-t-il. Il fit un pas en avant, avec précaution. C'est là qu'il vit la ligne de fourmis rampant droit à travers son corps, par-dessus son bras, et vers les reliefs du pique-nique.

Tout le reste était statique, silencieux. Aucun des dormeurs ne tressaillait. Aucun ne bâillait, aucun ne changeait de position quand la brise lui effleurait la peau. Aucune poitrine ne se soulevait ou retombait.

Il s'avança vers Mrs Turner et s'agenouilla près de sa tête. Mouillant un doigt, il le lui tint sous le nez, dans l'espoir qu'elle le rafraîchirait par son souffle. Il constata que son doigt tremblait. Il détourna les yeux vers le lointain, comme si cela allait l'aider, comme si en concentrant ses sens il pourrait la forcer à respirer.

Rien. Absolument rien.

Percy recula. Il trébucha sur le panier, sursauta en entendant les couverts et la vaisselle s'entrechoquer. Personne ne bougeait. Pas un d'entre eux ne remua un muscle.

De ses mains tremblantes, Percy renfonça son chapeau sur sa tête. Il tenta d'empêcher ses pensées de tituber, de galoper, de se télescoper. La prise de conscience, le

choc, la peur – il essaya de se vider la tête de tout cela afin de pouvoir décider de ce qu’il convenait de faire.

Blaze n’était pas loin et, sans hésiter une seconde de plus, Percy se saisit des rênes et monta en selle, pressant son cheval pour aller chercher de l’aide.